

## MORALE.

## d DE L'ATTENTION EN TOUTES CHOSES.

Printemps, les molles brises, les feuilles nouvelles et les prairies. — Que nous veut votre sagesse? laissez-nous vivre; à demain vos conseils! Que votre expérience nous poursuive au sein de nos foyers, alors que la bise gémit sur nos toits et courbe les bras inclinés des grands arbres, soit. Mais, par grâce, n'attristez pas le temps, laissez-nous nos loisirs, laissez nos regards poursuivre nos rêves dans l'horizon d'un ciel doucement échauffé. — Voilà ce que vous nous enseignez, Mesdemoiselles, voilà ce que vous me dites, et vous me faites honte du rôle un peu sévère que je remplis près de vous.

Ne craignez rien; jouissons ensemble des beaux jours, reprenons ensemble des forces nouvelles pour accomplir les devoirs qui nous sont imposés. A vous, le soin d'orner votre esprit par le culte du vrai et du beau, par la méditation et l'étude; à moi, le souci de trouver des paroles qui éveillent en vos cœurs toutes les saintes maximes de l'honneur et du travail. A moi, la tâche de seconder vos mères et vos institutrices dans les efforts qu'elles ne cessent de faire pour vous rendre dignes d'elles, pour imprimer à vos études cette réflexion, cette maturité qui donnent à toutes nos connaissances un si noble caractère.

A ce sujet, il est un défaut que je dois vous signaler, défaut léger en apparence, mais très-grave en réalité; je veux parler de cette molle habitude qui nous empêche de faire toute chose aussi complètement bien que nous le pourrions. On se contente de dire: « Si j'avais voulu! » Se fiant à sa facilité naturelle, on dédaigne d'apporter dans son travail toute l'application dont on est susceptible; on met une puérile vanité à se croire propre à tous les ouvrages relativement plus difficiles, et on méprise la tâche, en apparence aisée, qui vous a été confiée.

A celle qui joue du Mozart, quel honneur peut donner la musique d'un maître de second ordre? A la main savante qui a exécuté ce beau mouchoir au plumetis, qu'importe une broderie anglaise incorrecte et mal tracée? Qu'est-ce qu'une faute de français pour Marie dont le style épistolaire est vanté? De l'attention, du soin, pour d'aussi minces résultats!... Voilà



37. *I. D.* Feston.38. *F. M.* Feston et point d'échelle.39. *Joséphine.* Feston.40. *A. S.* Feston triple.41. Bonnet habillé ou coiffure. (*Voir aux**Ouvrages.*)

42. Tricot pour rideaux, couvre-pied meuble, etc. (L'explication détaillée de ce tricot sera donnée le mois prochain.)

**Explication de la planche de tapisserie coloriée.****5<sup>e</sup> PLANCHE.**

Dessin pour tapis, couvertures de meuble, tapis de devant d'autel. Pour couvrir les meubles, la laine jaune peut être remplacée par l'or, et l'on peut mélanger avec de la soie. On emploie pour ces beaux ouvrages des matériaux tout spéciaux.

**Explication de la gravure de modes.**

**TOILETTE DE DÎNER ET DE CONCERT.** Robe de taffetas d'Italie ouverte par devant; garnie en taffetas blanc, recouvert de mousseline plissée à plis plats, comme les guimpes d'enfant. Les attaches sont de la même étoffe que la robe, entourées de dentelles avec des roses de dentelle au milieu de chaque attache. Capote de taffetas épinglé avec blonde.

**TOILETTE DE MARIÉE.** Robe de taffetas d'Italie avec trois volants de dentelle, et un quatrième volant plus petit formant basquine. Le corsage est garni de deux rangs de dentelles, formant berthe Louis XV. La manche est également ornée d'une dentelle qui remonte à l'avant-bras et se perd dans l'entournure. Nœud de satin dans le bas. Voile de tulle illusion.

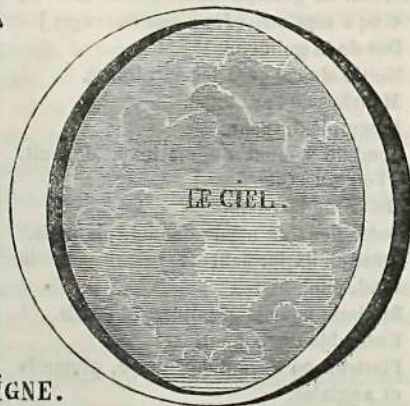
**TOILETTE D'ENFANT.** Pardessus de taffetas. Talma monté sur une pièce rapportée à l'endroit où se trouve la garniture du haut; au bas, deux garnitures en taffetas découpé à l'emporte-pièce.

**Explication du Rébus du mois de Février.**

La vérité donne la lumière à notre esprit.

**RÉBUS.**

Plus



PLUS DÎNE.

Joséphine DESREZ, directrice.

TYPOGRAPHIE HENNIYER, RUE DU BOUTARD, 7, BATIGNOLLES.  
(Boulevard extérieur de Paris.)



MORALE.

---

DE L'ATTENTION EN TOUTES CHOSES.

Voici le printemps, les molles brises, les feuilles nouvelles et les prairies en fleurs. — Que nous veut votre sagesse? laissez-nous vivre; à demain, à demain vos conseils! Que votre expérience nous poursuive au coin de nos foyers, alors que la bise gémit sur nos toits et courbe les bras dépouillés des grands arbres, soit. Mais, par grâce, n'attristez pas le printemps, laissez-nous nos loisirs, laissez nos regards poursuivre nos rêves dans l'horizon d'un ciel doucement échauffé. — Voilà ce que vous pensez, Mesdemoiselles, voilà ce que vous me dites, et vous me faites honte du rôle un peu sévère que je remplis près de vous.

Ne craignez rien; jouissons ensemble des beaux jours, reprenons ensemble des forces nouvelles pour accomplir les devoirs qui nous sont imposés. A vous, le soin d'orner votre esprit par le culte du vrai et du beau, par la méditation et l'étude; à moi, le souci de trouver des paroles qui éveillent en vos cœurs toutes les saintes maximes de l'honneur et du travail. A moi, la tâche de seconder vos mères et vos institutrices dans les efforts qu'elles ne cessent de faire pour vous rendre dignes d'elles, pour imprimer à vos études cette réflexion, cette maturité qui donnent à toutes nos connaissances un si noble caractère.

A ce sujet, il est un défaut que je dois vous signaler, défaut léger en apparence, mais très-grave en réalité; je veux parler de cette molle habitude qui nous empêche de faire toute chose aussi complètement bien que nous le pourrions. On se contente de dire: « Si j'avais voulu! » Se fiant à sa facilité naturelle, on dédaigne d'apporter dans son travail toute l'application dont on est susceptible; on met une puérile vanité à se croire propre à des ouvrages relativement plus difficiles, et on méprise la tâche, en apparence aisée, qui vous a été confiée.

A celle qui joue du Mozart, quel honneur peut donner la musique d'un maître de second ordre? A la main savante qui a exécuté ce beau mouchoir au plumetis, qu'importe une broderie anglaise incorrecte et mal tracée? Qu'est-ce qu'une faute de français pour Marie dont le style épistolaire est vanté? De l'attention, du soin, pour d'aussi minces résultats!... Voilà



comme beaucoup raisonnent et comme moi-même, peut-être, j'ai raisonné autrefois.

Si je l'ai fait, je m'en repens de tout mon cœur, car, maintenant, je suis convaincue que chaque chose doit être faite le mieux qu'il est possible. D'abord, la vie, heureusement, ne se compose pas de labeurs d'une exécution très-difficile, mais bien, au contraire, d'une série de travaux appropriés à notre force, et c'est ceux-là, les devoirs simples de tous les jours, de toutes les heures, qu'il faut savoir remplir pour ainsi dire avec perfection, car c'est surtout d'après eux que nous serons jugées.

Ils ont, en effet, une utilité constante, ils forment le fond et la trame de la vie. Je connais des natures qui se déclarent prêtes à tous les grands sacrifices et à tous les grands dévouements, à toute tâche héroïque, et qui n'ont jamais montré qu'une grande médiocrité d'intelligence et de cœur. Je me plais à supposer qu'elles trouvaient toutes les occasions qui leur étaient offertes, indignes d'exercer leurs forces.

Mais de la nonchalance avec laquelle on remplit ses devoirs ne tarde pas à naître un autre péril, le plus grave de tous. L'esprit perd très-vite, beaucoup plus vite qu'on ne saurait le croire, l'habitude de l'application ; il ne tarde pas à contracter en toute chose la manie des à-peu-près, et, ensuite, quand il veut s'appliquer, faire usage de ses moyens, il est étonné de tout ce qu'il a perdu, de l'impossibilité dans laquelle il se trouve d'atteindre le but que, naguère, il considérait comme indigne de lui. C'est là le secret défaut qui a tué bien de belles et précoces intelligences ! Petit défaut au premier jour ; défaut mortel cependant une fois qu'il est contracté. C'est l'ivraie, c'est la plante parasite, qui couvre et envahit bientôt tout le champ.

Ne croyez pas, d'ailleurs, à ce faux précepte que « Le mieux est l'ennemi du bien. » C'est en cherchant le mieux que tous nos grands hommes sont parvenus à la gloire ; c'est en cherchant le mieux que tout esprit s'élève. Dieu même nous a ordonné d'aspirer, sans cesse, à la perfection, afin de nous rapprocher ainsi, de plus en plus, de sa divine beauté.

Et, pour mon compte, humble et faible que je suis, chaque fois que je m'adresse à vous, Mesdemoiselles, je voudrais avoir une plume, de jour en jour, plus savante, d'heure en heure, plus habile, pour vous signaler les écueils que vous devez éviter et vous montrer, radieux et paisible, le bonheur qui attend celles qui, comme vous, Mesdemoiselles, le recherchent dans le devoir et la vertu.

M<sup>me</sup> DE WATTEVILLE.

Vo  
allon  
plus  
guer  
vain  
curie  
nous  
Ar  
Thal  
l'Aut  
ayan  
bour  
provi  
occas  
repi  
« I  
de co  
le rei  
n'en  
cupés  
habit  
trouv  
tête,  
« I  
irrèpt  
homie  
figure  
« U  
' M.



## HISTOIRE.

## ANDRÉAS HOFER.

*(Explication de l'énigme historique.)*

Vous nous saurez gré, je l'espère, Mesdemoiselles, des détails que nous allons vous donner sur un homme dont la figure rappelle les portraits les plus énergiques qui soient sortis du pinceau de Walter Scott, retraçant les guerres civiles de l'Angleterre ou de l'Écosse. Un voyageur français, écrivain habile, voyageur instruit, a réuni, dans le Tyrol même, les éléments curieux de la biographie d'Andréas Hofer : c'est donc M. F. Mercey qui nous servira de guide.

Andréas Hofer, né, en 1765, au bourg de Saint-Léonard, dans le Passager-Thal (Tyrol), exerçait le métier d'aubergiste lorsque la guerre éclata entre l'Autriche et la France. Il se distingua par sa bravoure ; mais Vienne, ayant succombé dans la lutte, se vit forcée de signer la paix de Presbourg (en 1806). Par une des clauses de ce traité, le Tyrol devenait une province bavaroise ; Hofer, désolé, mit bas les armes en attendant qu'une occasion nouvelle s'offrit à son courage. Il rentra dans sa chaumière et reprit son état.

« Dans le Tyrol <sup>1</sup>, un aubergiste est un homme important, un homme de conseil. Commerçant d'ordinaire, sa maison sert d'entrepôt et devient le rendez-vous obligé des occupés qui font des affaires et des oisifs qui n'en font pas, mais qui viennent fumer, boire et causer avec les gens occupés. Roi absolu dans ses salles enfumées, l'aubergiste prend sur ses habitués une sorte d'autorité qu'il conserve au dehors ; et comme il se trouve en rapport avec presque tout le pays, s'il est homme d'action et de tête, cette autorité est susceptible d'une extension très-considérable.

« Hofer était un des aubergistes les plus influents de la vallée : ses mœurs irréprochables, son intégrité, son éloquence champêtre, une sorte de bonhomie rustique, puissante, ses précédents exploits, et peut-être aussi sa figure singulière l'avaient mis en grand renom dans tout le pays.

« Un Tyrolien qui avait fait la guerre avec Hofer me dépeignait ainsi son

<sup>1</sup> M. Mercey.



général : *Il avait la taille d'un géant, les formes d'un Hercule, les yeux d'un ange et la barbe d'un saint.* Ce dernier trait du portrait m'a paru plaisant. Il supposerait aux *saints* un attribut qui, je crois, n'est ni général ni obligé. Au reste, dans tous les portraits d'Hofer que j'ai vus, et j'en ai beaucoup vu, chaque auberge, chaque maison ayant le sien, j'ai pu m'assurer de sa parfaite exactitude. En effet, sa barbe d'un noir magnifique descend jusqu'à la ceinture et donne à la tête quelque chose d'oriental; mais c'est plutôt à son œil noir, d'une singulière douceur, et à sa taille légèrement courbée, qu'il doit son caractère de mysticité : il ressemble à un homme priant ou fatigué par la prière. Vêtu d'un justaucorps rouge et d'une veste brune, il porte la culotte noire, retenue par des bretelles brodées, et jointes sur la poitrine par une bande carrée. Son costume est le costume national sans mélange : « Et, me disait encore son ancien compagnon, lorsque sous son grand chapeau à larges bords, qu'ombrageait une touffe de plumes brunes, on voyait reluire son œil noir et tomber sa barbe épaisse, dans le calme, on eût dit un prédestiné, et, dans les combats, un démon. »

En 1807 et 1808, il s'entendit, d'une part avec le gouvernement autrichien et de l'autre avec les hommes les plus influents des montagnes. Il vit l'archiduc Jean, et lui dit : « Je vous promets vingt mille hommes et dix victoires, mais il faut, en revanche, que vous me promettiez de ne pas nous laisser là, lorsque nous aurons commencé. » L'archiduc promit tout ce que voulut le patriote tyrolien. Enfin, il réunit près de Meran, dans un cabaret, tous les conjurés. Ce cabaret est encore en vénération dans tout le pays. On convint du jour et des moyens, et, quoique le terrible secret eût été confié à plus de six cents conspirateurs, il fut inviolablement gardé.

La nuit du 10 avril 1809, on vit des poutres et des planches, sur lesquelles on avait fixé des petits drapeaux, flotter sur l'Inn et sur les autres rivières du pays, et tous les torrents se couvrirent de sciure de bois; c'était l'ingénieux signal. La nuit, sur les montagnes, couraient des torches et les villages firent de grands feux. Les troupes bavaroises se virent aussitôt assaillies : « Déchirez-moi ces coquins à coups de croc, disait Hofer, tant qu'ils sont debout; mais une fois à genoux, faites grâce! il n'y a qu'un lâche qui frappe un homme à terre, parce qu'il a peur qu'il ne se relève. » Après s'être emparés de toutes les campagnes, les insurgés assiégèrent Innsbruck et forcèrent à capituler les Français et les Bavares qui défendaient cette ville. L'Autriche ne soutint que faiblement le vaillant Tyrolien qui avait affranchi sa patrie. Dès ce moment, le découragement s'empara de son âme : « il se couchait sur son lit et pleurait comme un enfant. »



Cependant les Français, vainqueurs des Autrichiens, revinrent attaquer les insurgés et s'emparèrent d'Innsbruck. Hofer résolut de livrer à ses ennemis une bataille décisive ; il la gagna, et la capitale du Tyrol retomba de nouveau au pouvoir de l'insurrection, qui fut bientôt entièrement abandonnée par l'Autriche, vaincue sur le champ de bataille de Wagram. Presque tous les chefs tyroliens désertèrent alors la cause de l'indépendance, Hofer persista. La lutte prit un caractère héroïque qu'elle n'avait point encore eu. Les Français éprouvèrent des pertes énormes.

Voici un des plus terribles épisodes de cette guerre.

Le maréchal Lefebvre, quittant Innsbruck avec son armée, s'engagea dans la gorge de Stilles. « L'escarpement des monts qui environnent les soldats, la solitude et le profond silence qui régnait autour d'eux, et, par-dessus tout, le souvenir de la résistance désespérée que les montagnards avaient opposée à leurs camarades, frappèrent d'une secrète terreur ces hommes ordinairement si résolus. Ils marchent en silence, s'arrêtent brusquement, prêtent l'oreille au moindre bruit qui arrive de la montagne, repartent, mais pour s'arrêter de nouveau, sans se rendre ni aux prières ni aux menaces de leurs officiers qui comprennent, comme eux, toute l'étendue du danger, et qui veulent les pousser en avant.

« Tout à coup, une voix qui semble partir des entrailles de la montagne fait entendre ces redoutables paroles : — *Etienne, est-il temps ?* — *Non, pas encore*, répond une autre voix ; et tout rentre dans le silence.

« On s'arrête, on délibère, on informe le maréchal Lefebvre de cette circonstance, et on attend des nouveaux ordres.

« — *Dites à ces peureux que nous les suivons, et que s'ils ne veulent pas passer, nous allons les éperonner*, avait répondu Lefebvre dans le langage énergique qui lui était habituel. Les Bavares qui étaient à l'avant-garde se remettent donc en marche ; mais, à peine ont-ils fait quelques centaines de pas, que la même voix s'écrie : — *Hans, tout est-il prêt ?* — *Oui !* — *Eh bien ! Au nom du Père, du Fils et du Saint-Eprit, lâchez tout !* Aussitôt, arbres, rochers, terrain, toute une partie de la montagne semble s'ébranler avec un bruit égal au bruit du tonnerre, et, avant que les Bavares aient eu le temps de fuir ou seulement de lever la tête, la redoutable avalanche les atteint et les écrase ; chaque arbre, chaque rocher laisse, en tombant, de larges vides dans leurs rangs ; des compagnies entières sont broyées contre les rochers qui bordent le chemin ; d'autres sont emportées dans le précipice et noyées dans le torrent. »

La déroute fut générale, et le maréchal Lefebvre dut s'estimer heureux



de pouvoir rentrer dans Inspruck, qu'après une nouvelle défaite il se vit forcé d'évacuer.

Hofer, pendant quelques semaines, eut un pouvoir dictatorial absolu sur le Tyrol; il l'exerça avec bonté et vigueur; mais bientôt il dut songer à désarmer; il congédia ses compagnons d'armes. Pour lui, il s'opiniâtra, et comme sa tête était mise à prix, il se réfugia dans la montagne.

« Près du sommet d'un pic élevé et presque entièrement inaccessible, s'ouvre une profonde crevasse que les neiges encomrent pendant près de neuf mois de l'année. Là, entre d'énormes blocs de rochers, Andréas Hofer construisit la hutte qui lui servit de refuge.

« Chaque année, les patriotes tyroliens visitent encore cet asile sacré, cet asile pour lequel ils ont la même vénération que les Suisses pour le Tellensprung et Kussnacht. Ce respect, cette espèce de culte ne peut que s'accroître avec le temps; et, chez la postérité de ces héros paysans, sans doute, il apparaîtra enveloppé de ce caractère de mysticité fabuleuse qui consacre les monuments helvétiques.

« C'est dans cette grossière demeure, qui ressemble assez à la hutte d'un Lapon, qu'Hofer vécut dans le plus complet isolement, recevant seulement quelques visites de sa femme, qui lui apportait secrètement des consolations, et, qui le croirait, des espérances! Car, du fond de son désert, ce héros ermite songeait encore à soulever sa patrie, et, à cet effet, avait noué de nouvelles trames. Prévenu que son asile est découvert, il s'opiniâtra à ne pas le quitter. — *Je veux voir s'il y a vraiment un traître dans le Tyrol*, s'écria-t-il. On l'engage à couper, du moins, son énorme barbe, qui peut le faire reconnaître. — *Couper ma barbe! jamais! Un soldat n'ôte pas son uniforme la veille d'une bataille! Ma barbe ne tombera qu'avec moi!*

« Le 8 janvier 1810, Hofer était occupé à enlever une partie des neiges sous lesquelles sa cabane était ensevelie presque en entier, lorsqu'il s'aperçut de quelque mouvement dans la montagne. En effet, un détachement nombreux de soldats français avait cerné son asile, conduit par le misérable Donay, qui avait trahi la cause de son pays; il occupait tous les passages et s'avancait en bon ordre pour s'emparer de sa personne. A cette vue, le premier mouvement d'Hofer est de se jeter sur sa carabine; mais bientôt, assuré du grand nombre de ses ennemis, il juge que toute lutte est impossible; et, craignant qu'une résistance désespérée n'exposât sa famille à la vengeance du vainqueur, il ne songe plus à combattre. Il dépose sa carabine, sort sans armes et, s'avancant la tête haute au-devant d'un peloton de grenadiers: — *Je suis Andréas Hofer*, s'écrie-t-il; *Français,*



*faites feu ! tuez-moi sans tarder ; mais épargnez ma femme et mes enfants !* Les soldats l'entourent, se précipitent sur lui sans qu'il songe à opposer la moindre résistance ; et, l'ayant chargé de fers, tant était grande la terreur qu'il inspirait encore, ils le conduisirent à Balsano. Sa femme, son fils, alors âgé de douze ans, et sa fille l'accompagnèrent dans ce pénible voyage.

Présenté au chef français, le général Baraguay-d'Hilliers, ce brave militaire fut frappé du grand caractère de son prisonnier : *Il y a quelque chose d'antique dans cet homme.* Condamné à mort, Hofer écouta sa sentence sans aucune émotion. Il dit : *Jusqu'ici j'ai pensé à Dieu, à mon pays et à ma femme, aujourd'hui je ne dois plus penser qu'à Dieu !* Il reçut la mort avec le courage d'un soldat, avec l'espoir d'un patriote et l'humilité d'un chrétien.

A. G.

---

### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prélat français qui a mérité le nom du dernier des Pères de l'Église ?

---

### INDUSTRIE.

---

#### LE CORAIL.

Si le corail n'est pas toujours la plus modeste des parures, il est au moins, sans contredit, une des plus piquantes et des plus jolies. Universellement adoptée par toute la terre, sa vogue a bien souvent fait le tour du monde, et pendant qu'elle semblait oubliée en Europe, elle brillait de tout son éclat dans d'autres parties du globe.

Mais qu'est-ce que le corail ? Voilà ce que se sont demandé longtemps tous nos naturalistes. Pendant des siècles entiers on a pris le corail pour un de ces bizarres végétaux qui ornent le fond de la mer, et effectivement les formes singulières qu'il affecte le plus souvent ont dû contribuer à augmenter cette croyance.

C'est particulièrement à l'embouchure des rivières que l'on peut distinguer comme une forêt d'arbres, comme des millions de plantes étendant leurs rameaux dans toutes les directions, les entrelaçant, quelquefois si



serrées les unes contre les autres, que la navigation devient impraticable. Les bords du golfe Persique, la plus grande partie de la mer Rouge abondent tellement en coraux, que les bateaux et les nageurs ne peuvent plus avancer, et que les vaisseaux n'y parviennent qu'en brisant les obstacles. Ces bosquets sous-marins offrent aux yeux surpris mille aspects différents. Ici les plantes s'élèvent comme des arbres dépouillés de feuilles; là elles s'épanouissent en éventail; plus loin on croirait voir un fagot de broussailles. Il en est qui ressemblent à un végétal orné de feuilles et de fleurs, tandis que d'autres représentent la ramure d'un cerf.

La science moderne a démontré que le corail, longtemps classé parmi les végétaux, appartenait au règne animal, et devait être, ainsi que l'éponge, rangé parmi les polypiers. Les polypes sont de petits animaux réunis en grand nombre par une enveloppe commune. Fixés dans leur case de pierre, sans pouvoir la quitter, ils ne vivent jamais solitaires et se construisent des demeures solides dans lesquelles chacun a sa loge, à peu près comme les larves d'une abeille dans les alvéoles d'une ruche. Pourtant, ils communiquent ensemble, de façon que la nourriture de l'un profite à l'autre, et que les blessures d'un seul peuvent amener la mort de tous. Quels que soient l'âge et la grandeur du corail, tant qu'il est couvert d'animaux vivants, on y remarque la substance intérieure qui est dure et propre à recevoir le poli, et l'écorce extérieure molle et peu épaisse. C'est dans cette écorce que se trouvent les loges d'un grand nombre de polypes, mous et blancs, logés dans de petits tubes membraneux.

A mesure que les polypes meurent, loin de tomber en corruption, ils se dessèchent, s'ossifient et restent, avec leur postérité, attachés à la branche où ils prirent naissance, pour ne former par la suite qu'un tout de même nature. Ainsi, après la mort du polype il ne reste de lui qu'une matière pierreuse, qui durcit de jour en jour. Mais si l'on tire de l'eau une branche de corail vivant, elle est couverte d'une matière gluante et blanchâtre qui semble découler du sommet des branches : cette liqueur est en partie composée d'œufs de polypes.

Le plus beau corail est toujours le plus vieux, le plus dur, celui qui ne sort de l'eau que chargé de fange. Aussitôt que le corail n'a plus de polypes les branches cessent d'augmenter, mais alors il se bonifie en se durcissant. On en trouve de plusieurs couleurs; le plus estimé est d'un beau rouge; il y en a de couleur de chair, de rose, d'entièrement blanc. Les joailliers en distinguent les variétés par des noms différents; ils emploient des coraux : *écume de sang*; *fleur de sang*; *premier*, *second* et *troisième sang*.



L'éclat du corail relève la blancheur de la peau, il tranche agréablement sur des cheveux noirs, et brille sous des boucles blondes, comme la grenade sous une grappe de feuilles.

Monté sur or, le corail forme de charmantes parures : « Il est, dit M. Paul « Méruau, plus franc que la pâle cornaline, plus vif que la grisâtre agate ; « l'améthyste violette, bijou de deuil, ne peut entrer en lutte avec le brillant et gai corail. L'émeraude semble mieux placée aux doigts des dignitaires du clergé que sur une robe de bal. La jaune topaze n'a ni la vivacité, ni la séduction du corail. Quant au saphir, il rappelle l'Orient : « c'est le joyau des Mille et une Nuits ; il est bleu, vapoureux ; mais combien « l'imitation de cette pierre est facile ! »

A Marseille, en Corse, en Catalogne, on pratique la pêche du corail, et cette industrie est très-productive. Les parages de la Méditerranée où l'on exploite principalement cette branche de commerce sont les côtes de Sardaigne, à l'entrée de la mer Adriatique. La manière dont on le pêche est très-simple. On attache ensemble, à deux pièces de bois qui forment la croix, un filet de chanvre à large mailles, qui se développe et s'étend dans l'eau. Du milieu de la croix part un troisième filet destiné à raccrocher les morceaux de corail qui s'échappent souvent des autres filets.

On nomme cet appareil *engin*. L'on y attache une pierre assez lourde pour que l'engin puisse descendre le long des rochers à la profondeur que l'on désire. Alors, en faisant lentement avancer le bateau, on balaye pour ainsi dire les côtes du rocher. S'il s'y trouve du corail, il est accroché par les filets, et l'on tire à force de bras, avec précaution et par secousses égales. S'il en tombe au fond de la mer, on fait ce que l'on peut pour le repêcher, mais on ne réussit pas toujours. Cette pêche ne peut se faire que lorsque le temps est calme.

Le corail ne trompe jamais, son prix n'est pas assez élevé pour que l'on ait cherché à l'imiter. On voit de fausses émeraudes, de faux rubis, de fausses améthystes, le strass a séduit plus d'un œil exercé ; mais le corail, plus abondant, plus vulgaire peut-être, a plus de franchise dans ses allures. Si l'on porte du corail, c'est bien du corail que l'on porte, et non une composition plus ou moins ignorée. L'impératrice Joséphine affectionnait le corail d'une façon particulière, car il avait, à ses yeux, un mérite réel que sa belle âme lui faisait apprécier, celui d'occuper un grand nombre de pauvres marins, dont cette pêche est la seule industrie.

Le commerce européen emploie chaque année de cinquante à soixante mille livres de corail. On l'importe en Russie, en Gallicie, dans la Chine



et dans l'Inde. La Russie consomme de préférence le corail rond, qui est le plus gros ; les Chinois préfèrent le rose ; les Nababs de l'Inde parent leurs demeures de larges morceaux de corail polis et sculptés. Enfin le corail est la parure de prédilection des beautés africaines, dont il éclaire le teint.

La mode, cette charmante capricieuse, a plus d'une fois, en France, quitté et repris le corail. François I<sup>er</sup>, Napoléon, Richelieu et Colbert avaient pensé qu'il était utile d'encourager l'industrie de cette pêche ; aussi cet ornement fut-il en grande faveur sous l'Empire. On assure qu'il reparait aujourd'hui dans quelques écrins. Nous saluons sa bienvenue !

On travaille le corail à Malte et en Sicile. Dans le commerce il se vend au poids ; les gros grains valent 40 fr. l'once, tandis que ceux d'une petite dimension ne valent que 4 fr. Pour les ornements on fait peu de cas des coraux de couleur blanchâtre. Le rose est cependant très-joli : la sculpture y ajoute un grand prix ; on voit des camées en ce genre, qui sont très-estimés des amateurs. Le plus beau morceau de corail sculpté est un échiquier avec ses pièces, qui se conserve au château des Tuileries.

M<sup>me</sup> LOUISE LENEVEUX.

---

## LITTÉRATURE ANGLAISE

---

### LES POETES DES LACS.

#### I.

Coleridge, Southey, Wordsworth, Wilson, comment vos noms, inconnus à tant de prétendus lettrés, cités seulement par Walter Scott et lord Byron dans les épigraphes de leurs chapitres de romans et de leurs chants épiques, font-ils, encore aujourd'hui, l'étonnement de ceux qui les rencontrent par hasard dans une courte biographie ou dans un journal oublié ? Comment la grâce, l'ironie, la mélancolie et l'originalité qui marquèrent d'un cachet ineffaçable vos productions et vos pensées n'ont-elles pas obtenu, je ne dirai pas grâce devant la postérité, mais justice et gloire ? C'est là un de ces problèmes que la critique littéraire essayerait en vain de résoudre. Et, cependant, nous ne sommes plus, s'il faut en croire quelques-uns, dans ces temps d'injustice où l'auteur de la satire du dix-huitième siècle pouvait avoir raison de dire :



La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;  
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré !

Non, depuis cinquante ans, s'il faut ajouter foi aux protestations officielles de tous les littérateurs optimistes, pensionnés et brevetés, la pensée porte en elle sa récompense et le travail amène toujours après lui la joie et la richesse. Nous serions presque tenté, dès lors, de répéter avec le poète allemand :

La vie est sérieuse, et l'art est un plaisir !

Eh bien ! qu'on prenne la peine de jeter un coup d'œil sur la vie de ces hommes d'étude, de cœur et d'imagination, et on verra si les lettres ont toujours été pour eux une source de fortune ou de renommée ! Sans doute ils ne furent pas tous prédestinés à l'oubli et à l'indifférence, mais toujours est-il que Coleridge, un beau jour, perdit la modeste pension qui l'aidait à vivre ; que Southey, poète lauréat, en fut réduit à accepter les quelques bouteilles de vin que Sa Majesté daignait lui adresser dans ses jours de munificence, et que Wordsworth en vint à distribuer du papier timbré.

Après cela, on pourrait ajouter que Dante ne fut pas même jugé bon pour faire un ambassadeur de petite république toute sa vie. Quant à Shakespeare, il n'a pas même pu obtenir encore de la critique la plus portée à placer les hommes de génie comme ils le méritent, une position sociale qui ne soit pas quelque chose de moins que la place de porte-queue de la reine Elisabeth.

Ne nous étonnons donc point que les poètes dont nous essayons de tracer le portrait, si attaqués par Crabbe, Campbell et autres, aient eu de mauvais jours et aient éprouvé l'ingratitude des hommes. Un critique anglais, Allan Cumingham, avoue lui-même que la réputation de Wilson n'est pas aussi grande à l'étranger qu'elle le mérite : il ajoute, il est vrai, par manière de correctif, que, comme la plupart des intelligences variées et inconstantes qui se livrent à la critique, Wilson a perdu en gloire ce qu'il gagnait en influence. Il n'en reste pas moins un fait acquis à l'histoire, c'est que Southey, par exemple, cet écrivain original, dont la vie fut laborieuse et honorable, souleva contre lui, en compagnie de Wordsworth, qui partagea le même sort, les critiques les plus amères et les plus violentes, parce que..... tous deux ne ressemblaient pas aux autres !

Et cependant ces hommes à l'âme poétique, au cœur généreux, ont tenu assez de place dans leur époque, par leur talent et leur importance, pour



faire école, et le surnom qui leur est resté prouve leur valeur et leur mérite. En effet, Coleridge, Wordsworth, Southey et Wilson font partie de cette pléiade poétique dont ils furent les étoiles les plus brillantes et que les Anglais appellent *l'école des lacs*, parce que la plupart de ces poètes ont habité sur les bords des lacs du Westmoreland et du Cumberland.

C'est dans ces contrées pittoresques, illustrées par Walter Scott, aux sites agrestes et animés, que les lachistes ont puisé ce sentiment profond de la nature qui caractérise leurs productions et les marque d'une empreinte ineffaçable d'originalité. Contemporains de Scott et de Byron, ils ont participé avec eux à ce grand mouvement poétique qui devait clore le dix-huitième siècle et inaugurer le dix-neuvième. Ils ont rompu, en effet, avec les errements du passé, ils ont cherché dans la nature autre chose qu'une description matérielle et froidement physiologique; ils ont rattaché à l'admiration des sites charmants, des belles eaux et des verdoyantes forêts, ces sentiments de l'âme, ces émotions du cœur qui peuplent un désert, une plaine, une clairière, un lac ou une vallée de mille souvenirs touchants, tristes ou gracieux; ils ont été, sans s'en douter, malgré la différence des langues et la séparation géographique des deux pays, les précurseurs de la nouvelle école qui, se révélant en France après la chute du premier Empire, entreprit de rendre à la poésie expirante et aux lettres épuisées un peu de cette force et de cet amour qui créent et fécondent les œuvres de l'imagination et de l'art.

Coleridge (Samuel-Taylor), fils d'un ministre, naquit dans le Devonshire, en 1773, à Ottery-Sainte-Marie. La famille de son père était nombreuse, aussi eut-on besoin de la protection d'un ami pour faire entrer le jeune Coleridge à l'école de Blaurock, hôpital du Christ. Ce fut dans cet établissement de charité que notre poète fit ses études. Ses succès furent remarquables, et il acquit bientôt une instruction complète. Son esprit déjà brillant, la facilité de son intelligence et un caractère mêlé de bizarrerie l'avaient signalé déjà à l'attention des gens sérieux. Agé de dix-neuf ans, il entra au collège de Jésus, à Cambridge, et, par une alliance assez rare, il cultiva avec ardeur les mathématiques et la poésie.

Quelques années après, à l'âge de vingt-deux ans environ, il tomba éperdument amoureux de la sœur d'un de ses amis, comme lui étudiant à l'Université: mais le manque de fortune l'arrêtait, et, n'osant demander la main de celle qu'il aimait, il prit une résolution héroïque, quitta Cambridge et arriva à Londres. Bientôt, hélas! le peu d'argent qu'il avait se trouva épuisé, et, par désespoir autant que par nécessité, il se fit enrôler comme simple sol-



dat dans le régiment des dragons légers. Il avait changé son nom pour celui de Comberbach. Mais il faut croire que le métier des armes ne lui convenait guère, car, fort peu de temps après, il put quitter son régiment et s'empessa de revenir à l'Université de Cambridge, où on le retrouve professeur d'éloquence.

Cependant Coleridge n'avait pas perdu tout son temps; son premier volume d'Essais historiques avait paru en 1794, et avait donné une haute idée de son intelligence; mais une indolence inconcevable, une inconstance singulière devaient en arrêter l'essor. Son drame historique, *la Chute de Robespierre*, parut la même année; il fut goûté du public. C'est vers cette époque qu'il se sentit saisi de cet amour de liberté et d'égalité dont il avait déjà, d'ailleurs, ressenti les atteintes, et qui ne l'abandonna plus. Dans un voyage qu'il fit à Oxford, il rencontra quelques natures sympathiques à la sienne et, plus tard, il se lia, dans cette ville, très-intimement, avec Southey et Robert Lovell, poètes tous deux, tous deux remarquables par leur instinct littéraire. Les trois amis s'occupèrent ardemment de politique, et c'est à Bristol, vraisemblablement, qu'ils se lancèrent dans cette nouvelle carrière. Là Coleridge trouva des auditeurs disposés à l'écouter, et ses leçons, empreintes de toute la ferveur républicaine, furent très-applaudies. C'est pour son public de Bristol qu'il écrivit ses *Harangues au peuple*, et certaine protestation contre des bills à l'ordre du jour, qui avaient pour but d'empêcher certains rassemblements traités de séditions. Son journal, intitulé *The Watchman*, obtint moins de succès dans d'autres localités. Mais il parut de lui deux volumes de fables dont la réussite fut si complète qu'elles eurent deux éditions successives.

Nos jeunes et libres penseurs, voyant l'inutilité de leurs efforts dans la vieille Angleterre, tournèrent alors leurs regards vers le Nouveau-Monde, et formèrent le projet d'aller y établir leur *pantisocratie*. Mais ils avaient compté sans leur hôte, c'est-à-dire sans trois jeunes et charmantes sœurs, les miss Fricker, qu'ils avaient épousées, et dont l'affection les retint dans leur patrie. Coleridge alla se fixer près de Bridgewater, dans la basse Stovey, et c'est là qu'il se lia avec Wordsworth. Cependant son embarras devint pressant, il manquait d'un plan arrêté; par bonheur, il trouva les fils du célèbre M. Wedgwood, qui lui donnèrent les moyens de se rendre en Allemagne pour y perfectionner son instruction; il apprit la langue allemande à Ratzeburg. On peut lire le récit de son séjour en Allemagne dans sa *Biographie littéraire*, 2 volumes, publiés à Londres en 1817; il y a, là, des détails curieux sur Ebeling, et une conversation avec Klopstock, où



L'on connaît l'opinion de l'auteur de la *Messiede* sur Lessing, Goethe, Kotzebue et Wieland.

Coleridge voyagea ensuite dans le Hanovre, et il se rendit à Göttingue où il put entendre Eichorn et Blumembach. A son retour à Londres, il rédigea les articles de fond du *Morning-Post*, traduisit quelques drames de Schiller, et partit, comme secrétaire, pour l'île de Malte, avec sir Alexandre Ball. Il revint de Malte, comme il était revenu de tant d'autres pays où il n'avait pu se fixer, et retourna à la littérature. Toutes ces tribulations d'une vie aventureuse, il les a lui-même parfaitement décrites dans sa Biographie. Les leçons publiques qu'il donna alors ne lui furent pas d'un grand secours. Chacun lui reconnaissait du talent, mais les éditeurs de Londres, qui pourtant avaient reçu ses œuvres avec empressement, se plaignaient de ce que chez lui il n'y avait rien de régulier.

Sa nouvelle de *Christabelle* fut très-remarquée; elle renferme, en effet, de très-beaux fragments, et obtint l'assentiment et les louanges de lord Byron. Le sujet en est original et romanesque :

Quatre brigands, hier, s'emparèrent de moi,  
Étouffèrent mes cris, et sur mon palefroi,  
O fille infortunée ! avec soin me lièrent.

Ses poèmes de *Geneviève*, du *Vieux matelot*, *Old mariner*, son hymne intitulée *Incendie, famine et massacre*, eurent également beaucoup de succès. Son drame du remords, *Remorse*, est rempli de force et de beautés réelles; mais, en dépit de la réputation qu'il acquit à son auteur, on peut dire que Coleridge, poète dramatique, devait plus réussir à la lecture qu'à la représentation. Parmi ses œuvres, les plus recherchées sont les mélanges publiés par lui sous le titre de l'*Ami*. Il fut un des collaborateurs de l'*Encyclopædia metropolitana*. Il est un recueil où le lecteur peut trouver un aperçu assez complet de ses écrits, c'est le *Dictionnaire biographique des hommes vivants de la Grande-Bretagne et d'Irlande*, qui contient, en outre, une biographie empruntée au *New-Monthly-Magazine* d'avril 1819.

Coleridge est un génie poétique que ses compatriotes regardaient comme un peu sauvage, bizarre et déréglé; il manque de plan et de mesure. Très-admirateur de la littérature allemande, il avait une grande prédilection pour Goethe et Schiller. Il connaissait bien la critique pratiquée par les Allemands, et, au point de vue esthétique, il se rapprochait assez de Schlegel; aussi parut-il toujours très-antipathique à la littérature française. Partisan déclaré de la Révolution française, il fut indigné et désespéré à la



fois en présence du débordement d'injures dont on accabla tous les libéraux de son temps. Ne comptant plus sur le succès des idées qui avaient conquis ses convictions, il se laissa aller aux travaux et aux combinaisons de la métaphysique, sans songer autrement à sa fortune. Il se retira dans un charmant cottage, auprès de Londres, où il vécut modestement; lié avec tous les hommes illustres de l'Angleterre, il reçut chez lui la société la plus distinguée qu'attirait le charme de sa conversation. Doué des manières les plus gracieuses et d'une amabilité rare, homme du monde par excellence, il possédait cet attrait qui captive et retient les auditoires d'élite. C'est dans cette retraite paisible qu'il mourut, âgé de soixante-un ans, le 25 juillet 1834.

Coleridge s'assimila les notions sérieuses des études classiques avec un tel bonheur, qu'il étonna ses nombreux élèves par la verve de ses aperçus et la sagacité de sa critique : les Grecs et les Romains trouvèrent en lui un adepte fervent et habile. Philosophe et métaphysicien, il suivit tour à tour Mallebranche, Leibnitz, Jacob Boehm et Kant. Son tort fut d'avoir pris et quitté tant de routes diverses avec une égale facilité. Il avait peut-être trop de confiance dans ses propres forces; aussi, pour avoir voulu trop entreprendre, ne put-il jamais concentrer sur un seul point sa vive intelligence; et, malgré la richesse de ses facultés, il s'en tint, dans ses dernières années, à quelques articles de polémique qu'il publia dans le *Courrier* et le *Morning-Post*. Coleridge passa la fin de sa vie dans un oubli immérité.

## II

Wordsworth doit être placé au premier rang parmi les poètes anglais de cette école mystique et sentimentale qui a compris cette loi de la nature, cette grande chaîne de sympathie par laquelle les vivants s'unissent aux morts, et les uns et les autres à la même source, toute-puissante de lumière et d'amour. C'est une sorte de brahmane contemplatif, avec une douceur d'âme qui enchante, un quiétisme tout religieux, une piété profonde.

Cet écrivain se rattache immédiatement à Cowper, qu'il a continué et épuré; il n'est jamais satirique. Sa poésie est un hymne chanté constamment en l'honneur de la nature et de ses harmonies que le poète sait entrevoir jusque dans les sujets les plus vulgaires. C'est une imagination plus haute que celle de Burns, mais aussi plus froide; on dirait que l'âme de l'écrivain ne fait que refléter l'atmosphère élevée et pure des montagnes.



inaccessibles. Sa sympathie pour la nature appartient au genre métaphysique, mais elle est réelle et surtout profonde.

Wordsworth est né à Cockermouth, dans le Cumberland, le 7 avril 1770. Il reçut une éducation brillante et fut destiné à entrer dans les ordres. Peut-être avait-il quelque penchant pour l'état ecclésiastique; en tout cas, il en avait un irrésistible pour la poésie. Au lieu de la carrière facile qu'on lui offrait, il préféra la route périlleuse que sa vocation lui indiquait, et il prouva que cette vocation même était un avis du Ciel. Il accompagna ses ballades lyriques d'une préface où il résume les règles fondamentales de sa poétique et analyse les sources de l'inspiration.

« Les qualités nécessaires pour produire la vraie poésie sont, dit-il, au nombre de six : 1° le talent de la description, qualité indispensable, bien qu'on ne puisse le mettre en usage longtemps de suite, car il place les plus hautes facultés de l'esprit dans un état de passivité et de subjection à l'égard des objets extérieurs; 2° la sensibilité, qui, plus elle est développée, plus elle élargit les conceptions du poète; 3° la réflexion, avec laquelle le poète apprécie les faits, les images, les pensées et les sentiments; 4° l'imagination, pour créer, modifier, rassembler; 5° l'invention, pour établir des caractères en dehors des matériaux fournis par l'observation; 6° le jugement, pour décider en quel lieu, comment, dans quelle proportion chacune de ces facultés doit être mise en œuvre, et déterminer les lois et le genre particulier de chaque composition.

« De ces sources, et de plusieurs autres encore, doit jaillir la poésie. On peut croire que des poèmes de natures diverses empruntent leur caractère ou des facultés de l'esprit qui ont présidé à leur composition, ou du moule dans lequel ils ont été jetés, ou des sujets qu'ils traitent. C'est d'après ces considérations que je divise les miens en trois classes correspondant au cours de la vie humaine, et présentant les conditions requises pour un ouvrage complet : un commencement, un milieu et une fin. Ces trois classes forment un ordre de temps qui part de l'enfance, et aboutit à la vieillesse, à la mort, à l'immortalité. »

A.-L. RAVERGIE.

(La fin au prochain numéro.)



## RÉCRÉATIONS.

## L'ENFANT PRODIGE.

On voit de par le monde, et dans toutes les conditions, des jeunes gens et même de jeunes filles qui ne peuvent souffrir la moindre observation et s'figurent que, dès qu'ils ont franchi la dernière limite de l'enfance, il leur est permis de fouler aux pieds les devoirs les plus sacrés. Il leur semble qu'ils ne doivent respecter leurs parents que lorsque, petits et faibles, ils ont besoin de leurs soins, de leur amour, de leur protection; et, dès qu'ils se sentent grands et forts, ils se hâtent d'abuser de tous les bienfaits qu'ils ont reçus, en se révoltant contre l'autorité sainte d'un père, d'une mère, qui ont chèrement payé, par toute une vie de sacrifices, l'amour et le respect de leurs enfants.

J'ai vu, sous mes yeux, un exemple bien triste, qui vient à l'appui de ce qui précède. Un vieillard vénérable et sa vertueuse compagne avaient deux enfants tendrement aimés. Maurice possédait un heureux naturel, un bon cœur, une âme généreuse; mais ces belles qualités étaient obscurcies par un orgueil excessif. Ce malheureux défaut lui avait causé bien des chagrins dans son enfance, et, malgré les leçons de sa jeune expérience, malgré les soins attentifs de ses parents, il se laissait parfois entraîner par ce vice si redoutable.

Il avait dix-huit ans lorsque sa famille vint se fixer à Paris, afin de veiller sur lui pendant le temps de ses études.

Maurice aimait ses parents et sa sœur, charmante jeune fille de seize ans à peine, et qui était un ange de douceur et de bonté. Cette famille, étroitement unie par l'affection autant que par les liens du sang, présentait la touchante et parfaite image du vrai bonheur domestique.

En fréquentant les écoles, Maurice fit connaissance d'un grand nombre d'étudiants qui suivaient les mêmes cours que lui; mais, au lieu de se borner aux relations indispensables entre condisciples, il se lia si étroitement avec eux, que bientôt il partagea tous leurs plaisirs, ou plutôt leurs désordres.

Ses parents ne tardèrent pas à s'apercevoir de son changement; de jour en jour il leur marquait moins d'affection et de déférence; il brusquait sa



sœur, et lui demandait de l'argent en secret. Il rentrait longtemps après l'heure où finissaient les cours, et paraissait s'ennuyer dans sa famille où il se plaisait tant autrefois.

Son père, effrayé, s'informa de sa conduite et apprit toute la vérité; sa mère employa les prières et les larmes pour le ramener au devoir, et Maurice, attendri et repentant, promit de rompre toute relation avec ses dangereux camarades. Il tint parole pendant quelques jours, et trouva différents prétextes pour éviter de se joindre à eux; mais leurs instances redoublèrent, et il fut bientôt mis en demeure de déclarer les motifs qui l'engageaient à les fuir ainsi.

Les jeunes étudiants, mécontents de ce qu'ils appelaient l'abandon de Maurice, avaient résolu de tout employer pour le ramener parmi eux; un jour donc, en sortant du cours, ils s'assemblèrent autour de lui, et l'un d'eux lui adressa la parole d'un ton railleur: — Décidément, mon cher Maurice, vous persistez à n'être pas des nôtres? — Non, répondit-il, mais je ne le puis pas. — Et pourquoi? — J'ai besoin de rentrer à l'instant. — Maurice commençait à s'impatienter de tant d'insistance, lorsqu'un de ses faux amis s'écria d'un ton impertinent: — Je sais bien pourquoi Maurice ne veut pas venir avec nous, et je m'en vais le dire à qui voudra l'entendre! — Qu'est-ce donc? s'écrièrent tous les jeunes gens. — C'est que sa maman le lui a défendu. — A ces mots une explosion d'éclats de rire se fit entendre autour de Maurice, dont la colère était près d'éclater. — Ce pauvre Maurice est si arriéré, dit l'un des jeunes gens, qu'il se croit sans doute encore au temps où on lui donnait du pain sec pour avoir désobéi. — Un quatrième, affectant un air grave, prit Maurice par le bras en disant: — Allons donc, messieurs, vous n'y pensez pas! Maurice n'est point un enfant qui se laisse conduire sottement par le bout du nez; il ne fait que ce qu'il veut faire, et c'est pour cela qu'il va venir à l'instant avec nous.

Maurice hésita un moment; il fut d'abord sur le point de s'écrier noblement: Oui, je respecte les cheveux blancs de mon père et de ma mère, et je méprise votre conduite! oui, je veux être esclave de mes devoirs, et non celui de vos fantaisies et de mes passions! Mais un sot orgueil l'ébranla lorsqu'il vit autour de lui tous ces visages ironiques, tous ces sourires mal déguisés; et il se dit alors intérieurement: Je veux leur montrer que je ne suis pas ce qu'ils pensent, et que je suis libre comme eux. Et là-dessus il prit le bras de l'un d'eux en s'écriant: — Allons, messieurs, je suis des vôtres!

Maurice n'avait point eu la force et la dignité de mépriser ces vaines



railleries; il se croyait libre et fier, pendant qu'il courbait honteusement la tête sous le joug dégradant que lui faisaient subir ces jeunes étourdis : il rougissait d'obéir à ses parents, et il ne craignait pas d'être le jouet des caprices de ces perfides amis, qui ne voulaient que le rendre aussi mauvais qu'eux-mêmes.

Ce jour-là il rentra plus tard encore que de coutume, mais on ne lui fit aucun reproche, dans l'espoir qu'il ne recommencerait plus. Le lendemain et les jours suivants, il continua. Sa mère lui adressa des remontrances douces et affectueuses, qui demeurèrent sans effet; et le jeune homme se plaignit amèrement de ce qu'il appelait les exigences de ses parents.

Les conseils pernicieux de ses camarades portaient leurs tristes fruits, et Maurice se plongea dans les plus grands désordres, jusqu'à ce que son père, justement irrité, saisit l'occasion d'avoir un entretien avec lui.

En rentrant un matin, après une nuit passée hors de la maison, il trouva son père qui l'attendait. — D'où venez-vous, monsieur? lui dit-il froidement. — Veuillez m'excuser, dit Maurice en rougissant, je me suis attardé plus que je ne le voulais. — Et hier, et tous les jours, il en est ainsi. Vous manquez vos cours, vous négligez vos études, vous troublez le repos de ma maison en rentrant au milieu de la nuit : où allez-vous? que faites-vous? J'ai bien le droit de le savoir. — Le funeste orgueil de Maurice bouillonna dans son cœur, et il répondit avec aigreur : — Mais il me semble, mon père, que je ne suis plus un enfant! — Non, lui répondit le vieillard d'un ton sévère, vous n'êtes plus un enfant, et vous n'en êtes que plus coupable! Est-ce à dire que l'on acquiert le nom d'homme en foulant aux pieds les plus sacrés devoirs, en brisant indignement les liens les plus respectables de la famille? Comment usez-vous de votre liberté? vous êtes indigne de la posséder! Le premier usage que vous en faites est pour vous montrer fils ingrat en brisant le cœur de votre mère, en déshonorant les cheveux blancs de votre père! Plût à Dieu que vous fussiez encore enfant, car dans ce temps vous étiez le fils chéri sur lequel nous placions de douces espérances; mais aujourd'hui vous vous chargez cruellement de détruire un à un tous ces rêves d'amour et de bonheur! aujourd'hui ce n'est plus à la tendresse d'une mère, à l'expérience d'un père que vous demandez des conseils, mais vous vous faites l'esclave docile et obéissant de jeunes libertins qui foulent aux pieds la vertu, et vous déshonorent avec eux!

Bien loin de sentir la justice des reproches de son père, Maurice répondit avec hauteur : — Je ne suis ni d'âge ni d'humeur à obéir à personne, je te suis maître de moi! — Indigné de tant d'audace, son père lui dit sé-



vèrement : — Eh bien ! monsieur, puisque vous voulez être libre de vous conduire d'une manière déshonorante, sortez de ma maison où vous jetez le trouble et la honte ; et si vous ne revenez pas en fils soumis, n'y rentrez jamais ! — Maurice, exalté en ce moment par l'orgueil et la colère, s'élança sur le seuil et quitta la maison paternelle.

Un de ses camarades le reçut et lui dit : — J'espère que tu n'auras point la faiblesse de te soumettre ; si tu veux punir tes parents, je vais t'en donner une excellente occasion. Un de mes cousins, capitaine d'un vaisseau marchand, met à la voile dans deux jours. Pars pour le Havre ; embarque-toi ; je te prêterai de l'argent, et ton père ne tardera pas à se repentir de t'avoir ainsi maltraité. Maurice céda aux sollicitations de ce conseiller perfide, et il partit.

Quand on leva l'ancre il sentit un serrement de cœur ; une douleur profonde s'empara de lui lorsqu'il vit s'agrandir à chaque instant la distance qui le séparait de sa famille, qu'il plongeait dans le désespoir. Bientôt le chagrin et le remords l'accablèrent tellement, que son état fut digne de pitié. Ses arrangements avec le capitaine le forçaient d'aller jusqu'en Amérique. Après plusieurs mois de traversée, il débarqua sans argent, sans ressources, et dans l'impossibilité de payer son passage pour retourner en France, où l'entraînaient ses désirs et ses espérances.

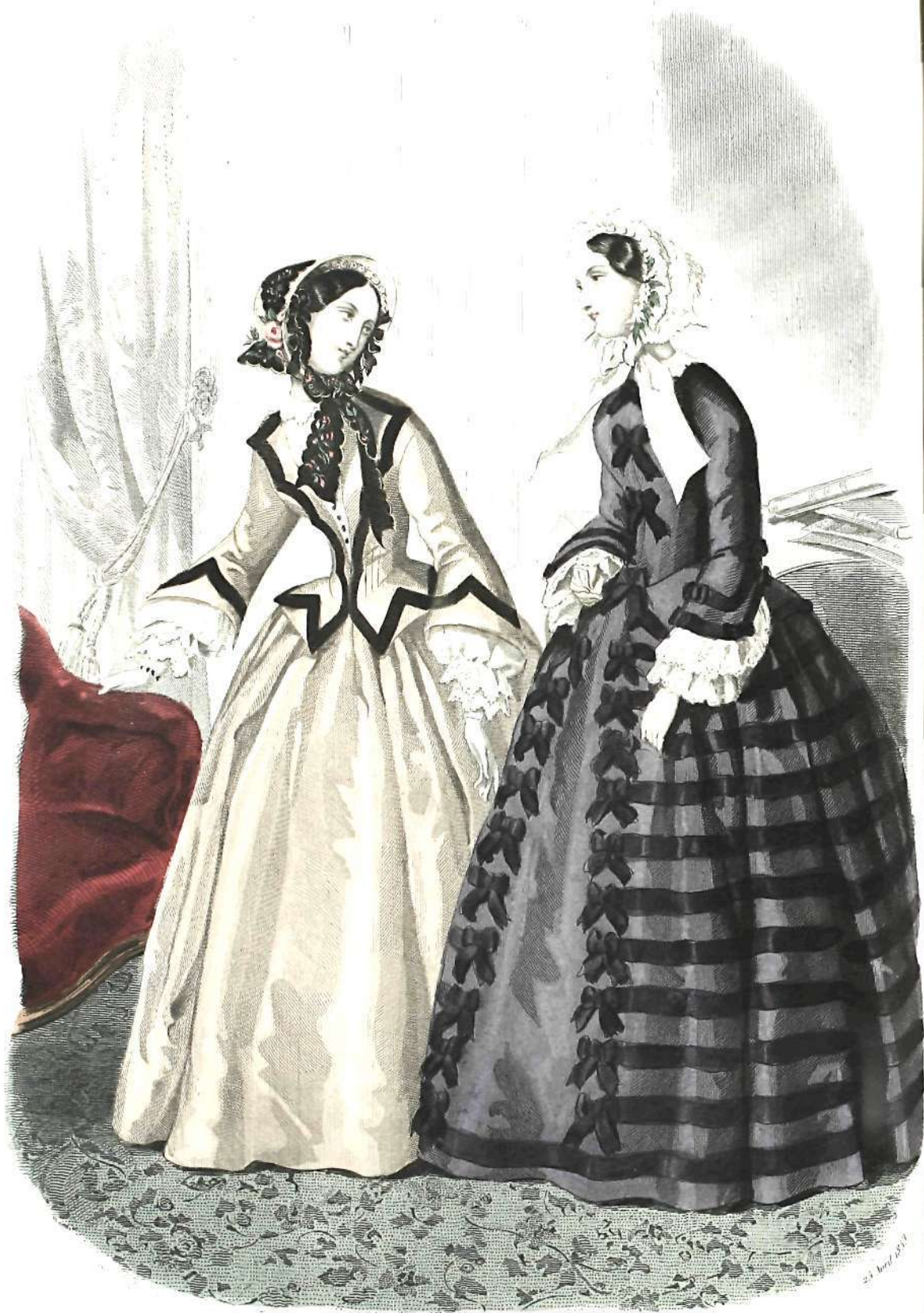
C'est alors qu'il sentit toute l'étendue de ses fautes ! qu'il maudit sa funeste condescendance envers ses amis. Il se rappelait, en pleurant, les douces joies de la famille, qui avaient si longtemps charmé sa vie ! il se rappelait ces jours si purs de son enfance où sa mère se penchait sur son berceau pour veiller sur lui avec amour ; il voyait encore ses larmes et ses soupirs lorsque la maladie menaçait sa vie. Il se rappelait les laborieux travaux de son père, qui chaque jour augmentait ses biens afin d'en faire jouir ses enfants ! Il se reprochait d'avoir détruit la joie de sa jeune sœur, qui maintenant pleurait son absence, et il gémissait en comparant ces beaux jours d'autrefois avec ces jours de tristesse et de deuil qu'il avait faits pour tous. Solitaire et désolé, il errait le soir, sur la plage, quand il avait fini les travaux qu'on lui avait confiés, et il tournait ses yeux baignés de larmes vers l'immensité des mers qui le séparait de ceux qu'il chérissait.

Enfin, il put réunir la somme nécessaire à son passage, et un jour il quitta l'Amérique, le cœur tout palpitant de joie. Oh ! maintenant, se disait-il à lui-même, je sais ce que valent l'amour d'un père, la bonté d'une mère, la douce tendresse d'une sœur. Je me jetterai aux genoux de ceux que j'ai si cruellement offensés, en les suppliant de me pardonner et d'ou-









*Imp. de la Presse, 10, rue de la Harpe, Paris*

## MAGASIN DES DEMOISELLES.

10 francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (une féminine, l'autre d'allumée, musique, et gravure de modes) 6 planches de tapisseries coloriées. 100 dessins de broderies patrons de grandeurs naturelles, petits patrons et ornements. Laquille filigrane et ouvrages nouveaux. 100 illustrations planche en chef couleur. 10 planche de petits ouvrages fantaisies et en anses.

Bureaux du Journal 51 rue Laffite.

Ayuntamiento de Madrid



blier un passé que je vais réparer par le respect et la soumission de toute ma vie !

Que le voyage lui parut long ! avec quelle impatience il désirait revoir le toit chéri de son père ! Sa pensée dévorait l'espace qui le séparait de ceux qu'il aimait. Il arriva enfin ; et dix-huit mois s'étaient écoulés depuis son départ, lorsqu'il entra dans un port français. Deux jours après il était à Paris. Il se dirigea en toute hâte vers la maison paternelle, qu'il avait quittée naguère dans de si funestes dispositions ; il en franchit le seuil avec un violent battement de cœur. Un domestique inconnu vint lui ouvrir ; il s'élança, sans dire un mot, dans l'appartement. Mais soudain, un nuage passa devant ses yeux, une douleur mortelle étreignit son cœur... Sa mère et sa sœur étaient là, devant lui, couvertes de vêtements de deuil ! Elles jetèrent un cri en l'apercevant et s'élançèrent dans ses bras en pleurant.

Maurice tomba accablé sur un siège, et donna un libre cours à sa douleur. Il avait tout compris : il n'avait plus de père !

FÉLICIE BÉNARD.

---

## MODES.

---

### PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE VII.

A CAMILLE.

Avril 1853.

J'ai vu la première hirondelle... Les Grecs chantaient le retour de ce doux et léger oiseau qui ramène le printemps. Aujourd'hui encore les filles d'Athènes ont de gracieuses chansons pour célébrer sa bienvenue... Pour celle qui aime les fleurs, l'hirondelle, c'est la rose, c'est le lis, c'est le lilas en fleurs ; pour le vieillard, ce sont les tièdes brises ; pour le pauvre, le travail et la vie plus faciles ; pour nous... hélas ! ô futilité de nos esprits ! les modes nouvelles, les étoffes légères et les chapeaux d'Italie... A chacun, dans ce monde, des joies suivant l'âge et la saison...

Oui, il en était temps, les modes printanières commencent à paraître, et mon industrielle amitié peut te venir en aide, te guider dans le choix des étoffes et des confections qui seront adoptées. Commençons par le



commencement; c'est encore, en toute chose, le seul moyen d'arriver à bonne fin.

Les chapeaux sont petits, bas de forme, évasés; le dessous est garni de fleurs délicates et mignonnes qui conviennent parfaitement aux bandeaux demi-Valois que l'Impératrice a mis à la mode. Ces bandeaux ne couvrent que la moitié de l'oreille et se relèvent brusquement par derrière. Comme ils laissent le cou et la joue parfaitement dégagés, ils ont été aussitôt adoptés par toutes les jeunes filles. Mais revenons aux coiffures. J'ai dit qu'elles étaient petites, basses de forme, évasées à la passe; tu comprendras de suite que le bavolet doit être petit. Beaucoup de ces chapeaux ont le fond entier, en rubans imitant la fanchon par leur disposition, tandis que la passe est en crin, en dentelle, en blonde ou en paille. La grande nouveauté est le chapeau en crin brodé de paille en relief; les rubans qui couvrent ce chapeau sont eux-mêmes frangés et ornés par des espèces de passementeries de paille d'un effet aussi simple qu'élégant. Ces coiffures qui auront, je crois, les honneurs de la saison, ne sont en général garnies que de rubans, mais le dessous de la passe est rempli de fleurs. Je n'ai point vu de fruits..., peut-être les réserve-t-on pour l'automne.

Je ne saurais trop, dans la forme nouvelle adoptée pour ce printemps, t'inviter à ne rien exagérer; je sais que c'était autrefois la manie des modistes de province; si tu n'y prenais pas garde, elles pourraient te coiffer avec un de ces affreux *bibis* dont ta mère t'a parlé, et dont la fatale vogue remonte à dix années.

J'ai vu, dans la forme fanchon, des chapeaux à fond de satin rose ou bleu, tandis que la passe était recouverte de blonde; sur cette coiffure fort jolie une belle rose, bien posée d'un côté, suffit au luxe le plus riche. On fait des capotes dont le fond en taffetas est entièrement recouvert en dentelles noires. La passe de dentelle se trouve coupée par trois rubans de la couleur du fond. C'est une très-jolie disposition, qui me semble parfaitement convenable pour les jours douteux de notre saison. Sous cette capote, on place des fleurs: la petite marguerite des champs, la violette, l'aubépine, la petite rose noisette teintée d'un léger carmin, sont très-recherchées, et conviennent parfaitement pour encadrer une tête de vingt ans.

A côté du chapeau plaçons l'ombrelle; elle est naturellement en rapport avec nos coiffures, c'est-à-dire d'un petit diamètre, assez bombée et à manche d'ivoire. Pour la recouvrir, on emploie du taffetas clair avec guirlande de fleurs, ou de la belle moire. Le gros bleu, le vert éclatant, auront



la vogue, je pense ; ces dernières ombrelles *marquises* sont toujours garnies d'un effilé très-riche. On a bien essayé de jeter de la dentelle sur ce charmant petit meuble, mais je doute du succès de cette tentative : nous sommes, heureusement ou malheureusement, comme tu l'aimeras mieux, trop vives pour traiter avec tout le respect qu'il mériterait alors ce dispendieux bijou. J'ai vu quelques manches aux riches incrustations, je les note pour mémoire et pour l'acquit de mon érudition ; cependant je te le déclare, ma chère Camille, je ne serais point jalouse si je te voyais arriver avec une ombrelle sur laquelle la fortune aurait étendu la plus merveilleuse dentelle et dont la tige brillerait de tous les feux de Golconde... Ce n'est point ton ombrelle qui me ferait battre le cœur... Quoi qu'il en soit, les meilleures ombrelles, pour moi, sont celles qui unissent la légèreté à la solidité. Les ombrelles d'abord furent mal faites et la mode en fut difficilement admise en France, comme on le voit par ce passage de Montaigne : « Nulle saison, dit-il, m'est plus ennemie que le chaud aspre  
« d'un soleil poignant, car les ombrelles de quoi, depuis les anciens  
« Romains, l'Italie se sert, chargent plus le bras qu'elles ne déchargent  
« la tête. »

De l'ombrelle, du chapeau, passons aux robes... Rien de bien nouveau ; sauf pour les robes légères, qui sont à taille ronde, les tailles longues et les basques se maintiennent et se maintiendront. Pour les étoffes, les dispositions et les volants prévalent. Les manches se font depuis la manche à coude jusqu'à la pagode, c'est te dire que tout est livré au bon goût ou au caprice. Il est cependant quelques façons qui semblent devoir l'emporter. La manche pagode est beaucoup moins large, et, comme je te l'ai dit, la manche à coude va toujours en s'élargissant par le bas, de manière à couvrir à peine le poignet, soit que l'on emploie des manches pagodes, soit que l'avant-bras reste nu. Quant aux volants, jamais on n'en a plus porté ; quatre ou cinq volants étagés dans une robe à dispositions sont richesse ordinaire. Quelques robes ont des volants de biais, volants écossais ou à bandes de couleurs vives, tandis que le haut de la robe et le corsage sont unis. On a donné, je ne sais trop pourquoi, le nom de robe Cabrera à cette jolie nouveauté. Je te préviens que c'est très-voyant. Je préférerais pour toi une robe en valencia écossais, brun et bleu, montante, à taille longue et à basques. Les basques ont 50 centimètres, les manches pagodes 40 centimètres d'ouverture ; cette robe est garnie d'un ruban à dents, brun frappé de bleu, de 5 centimètres de hauteur ; il court simple et un peu tuyauté autour des basques, tandis qu'il est posé double



autour des manches, du cou et sur le devant du corsage : c'est jeune et de très-bon goût.

J'ai vu quelques jolis baréges ; ils sont tous à fond brun, à dispositions et à volants chargés de guirlandes de fleurs ; c'est te dire assez qu'ils ne veulent pas de par-dessous blancs, car rien ne fait plus vilain effet que ce fond louche qui vient affadir la toilette par des tons mous et faux. Il y a aussi des reps fond noir broché de feuillages boutons d'or, qui sont magnifiques ; mais je ne saurais les recommander à ton bon goût, ils visent trop à l'effet. La popeline poursuit le cours de ses succès ; elle possède des tons doux, des plis riches, et cependant un air modeste qui la feront toujours rechercher. J'ai même remarqué qu'elle était préférée, surtout par les jeunes filles dont la position pourrait aspirer à de plus grandes étoffes. Se mettre simplement alors qu'on pourrait se mettre richement est pour une jeune personne une véritable preuve de distinction.

Puisque je parle de distinction, n'oublions pas la lingerie. Voici un petit col et des manchettes que tu pourras faire toi-même et que je te recommande d'une façon toute spéciale. Le col en jaconas, façon mousquetaire, n'a que cinq centimètres de hauteur ; à deux centimètres et demi du cou, il est orné de neuf petits plis piqués faisant ensemble une hauteur de deux centimètres, sur le devant, neuf petits plis à égale distance et tombant droit coupent les plis du tour. Les manches assorties sont d'une fort jolie invention ; elles sont à poignet ; le retroussis est taillé en demi-cercle, il a cinq centimètres sous le bras et dix au-dessus du poignet. Autour, dans la partie qui garnit le haut du bras, sont six petits plis pareils à ceux du col, disposés à un centimètre du bord supérieur ; ils font le tour du retroussis. Au milieu de la manchette, sur le bras, sont placés cinq boutons blancs à grelots, et, de chaque côté de ces boutons, à un centimètre de distance, montent six petits plis qui coupent comme dans le col les plis faisant le tour de la manchette. Les mousquetaires mêmes de la reine n'ont jamais porté manchettes plus simples et plus élégantes. Ai-je été claire ? je l'espère, quoiqu'il n'y ait rien au monde de plus difficile que de se faire bien comprendre en ces délicates matières. Il arrive, parfois, qu'à force de vouloir expliquer on devient obscur. C'est un excès de zèle qui mérite cependant ton indulgence et quelques efforts d'application de ta part ; fais quelques essais, suis mes explications mot à mot, et tu arriveras certainement. Du reste, tu recevras plus tard un patron dans ce genre. Pour ce qui est des dentelles, on pourrait parodier le vers de Boileau :

« Aimez-vous la dentelle ? on en a mis partout ! »



On voit beaucoup de robes de soie ombrée, la dégradation de ton a lieu dans la largeur de l'étoffe. Parmi les grandes nouveautés d'un effet bizarre, plaçons la robe à deux nuances : les volants de cette robe sont d'une seule, des deux nuances, ou bien parfois encore les couleurs alternent dans les volants étagés. On pousse plus loin encore l'originalité dans la disposition : la robe est unie et les volants de deux tons harmonisés sont disposés de telle sorte qu'ils débordent les uns sur les autres de dix à vingt centimètres. Une femme ainsi habillée semble avoir plusieurs jupes, comme les belles paysannes d'Italie.

Tu trouveras dans les dessins que je t'envoie un excellent patron de mantelet-châle; cette forme, très-nouvelle, te conviendra, j'en suis sûre, et satisfera à tes impatientes demandes. Les mantelets, cette année, me semblent devoir être, comme je l'ai déjà dit, de la même étoffe que les robes qu'ils recouvriront; pour les orner, on emploiera, ainsi que toujours, la dentelle, les effilés et la passementerie. Une mode nouvelle, qui se montre déjà, sont les pelisses en soie, en taffetas. Une pelisse de moire, convertie depuis le tour du cou en dentelles longues et bien ouvragées, soit noires, soit blanches, suivant la couleur du vêtement, est d'un très-bel effet. Ces pelisses que, pour jeunes personnes, on fait de préférence en taffetas glacé, avec ou sans dentelles, descendent à peine jusqu'aux genoux; elles sont très-habillées et exigent une toilette qui ne craigne pas d'être détaillée. Les écharpes ne seront point rejetées cette saison et, le mois prochain, je te parlerai d'elles avec tout le détail qu'elles méritent. Mais sans attendre mes nouvelles informations, tu peux, en achetant tes robes, prendre de la même étoffe ou du taffetas d'Italie pour cet usage. Les écharpes noires seront ornées de passementerie.

Sous le numéro 61 de la planche de dessin que je t'envoie, tu trouveras un costume de petit garçon de trois à cinq ans, sur lequel je dois te donner quelques explications : ce costume est en nankin soutaché et blanc. Entre les deux revers est une espèce de pièce brodée en jaconas, qui tombe carrément sur les trois petits boutons de la taille. Ce jabot, puisque tel est le nom qu'on lui donne et qu'il mérite à certain égard, a de 14 à 15 cent. de largeur; sa hauteur varie, naturellement, suivant la grandeur de l'enfant. La basque, par devant, a 9 cent., elle va en mourant dessous le biais. Le derrière du vêtement forme caraco, et les coutures qui, dans le dos, descendent des épaules aux deux boutons du caraco, sont brodées en soutache, mais d'un dessin très-léger. Le grand dessin soutaché, sur le devant de la jupe, a 18 cent. en bas et 4 cent. seulement à la taille. Le ja-



bot peut être, à volonté, fixé au col, ou former une pièce séparée toujours facile à attacher sur la chemisette de dessous.

Pour vêtement de petit garçon, on emploie encore beaucoup le piqué; voici, en cette étoffe, un vêtement que je puis te donner, il est très-simple et d'une confection très-facile.

Cette robe, pour enfant de deux à cinq ans, est très-décolletée. Le corsage, sur le devant, ainsi que par derrière, n'a pas plus de 15 cent. de hauteur; le milieu du corsage, taillé fil droit, est orné d'une petite bande de 5 cent. de largeur. Cette bande, de même étoffe que la robe, continue jusqu'au bas de la jupe, et est ornée de deux rangs de forts boutons de fil, placés vis-à-vis les uns des autres et groupés deux par deux sur la ligne descendante; dans la hauteur du corsage, il y en a six de chaque côté, et à la taille, de chaque côté de cette bande, vient mourir une berthe qui a 8 cent. sur l'épaule. Cette berthe, largement festonnée, ainsi que la robe, ferme par derrière. Autour de la taille court une basque rapportée et festonnée comme la berthe; elle s'arrondit, et a 9 cent. dans sa plus grande hauteur. Cette basque est en quatre morceaux; celui de devant est en biais, formant le rond et tombant fil droit sous le bras; celui de derrière est, au contraire, biais sous le bras et tombe fil droit au milieu du dos. Les manches, qui forment épaulettes, et que la berthe recouvre, taillées en biais et festonnées, ont seulement 10 cent. de hauteur sur le bras. La jupe, montée à plis creux, est terminée par un large ourlet. Elle n'a pas d'autre ornement que la bande chargée de boutons dont j'ai déjà parlé. Pour la berthe et les manches suis le patron de ce mois, nos 4 et 5.

J'aurais encore bien des choses à t'apprendre, bien des nouvelles à te donner, mais la longueur de cette lettre m'effraye... D'ailleurs, si je te disais tout, que te dirais-je le mois prochain? Que je pense à toi... que toutes mes heures te sont consacrées. Vieille histoire, me répondrais-tu... En fait d'amitié, ne l'oublie jamais, Camille, il n'y a de bonnes histoires que les vieilles histoires.

G.



## OUVRAGES DIVERS.

## Tricot moscovite pour bonnets, rideaux, etc.)

## EXPLICATION.

Montez 35 mailles sur l'aiguille.

1<sup>re</sup> aiguille.

4 unies.  
3 à l'envers.  
4 unies.  
1 retrécie.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
3 tordues (prises en dessous).  
3 à l'envers.  
4 unies.  
1 retrécie.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
4 unies.

2<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

3<sup>e</sup> aiguille

4 unies.  
3 à l'envers.  
3 unies.  
1 retrécie.  
1 unie.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
3 tordues.  
3 à l'envers.  
3 unies.  
1 retrécie.  
1 unie.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
4 unies.

4<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.

3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

5<sup>e</sup> aiguille.

4 unies.  
3 à l'envers.  
2 unies.  
1 retrécie.  
2 unies.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
3 tordues.  
3 à l'envers.  
2 unies.  
1 retrécie.  
2 unies.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
4 unies.

6<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

7<sup>e</sup> aiguille.

4 unies.  
3 à l'envers.  
1 unie.  
1 retrécie.  
3 unies.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
3 tordues.  
3 à l'envers.  
1 unie.  
1 retrécie.  
3 unies.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
4 unies.

8<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

9<sup>e</sup> aiguille.

4 unies.  
3 à l'envers.  
1 retrécie.  
4 unies.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
3 tordues.  
3 à l'envers.  
1 retrécie.  
4 unies.  
1 jetée.  
3 à l'envers.  
4 unies.

10<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

11<sup>e</sup> aiguille.

4 unies.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
1 retrécie.  
4 unies.  
3 à l'envers.  
3 tordues.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
1 retrécie.  
4 unies.



3 à l'envers.  
4 unies.

12<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

13<sup>e</sup> aiguille.

4 unies.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
1 unie.  
1 retrécie.  
3 unies.  
3 à l'envers.  
3 tordues.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
1 unie.  
1 retrécie.  
3 unies.  
3 à l'envers.  
4 unies.

14<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

15<sup>e</sup> aiguille.

4 unies.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
2 unies.  
1 retrécie.  
2 unies.  
3 à l'envers.  
3 tordues.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
2 unies.  
1 retrécie.  
2 unies.  
3 à l'envers.  
4 unies.

16<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

17<sup>e</sup> aiguille.

4 unies.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
3 unies.  
1 retrécie.  
1 unie.  
3 à l'envers.  
3 tordues.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
3 unies.  
1 retrécie.

1 unie.  
3 à l'envers.  
4 unies.

18<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

19<sup>e</sup> aiguille.

4 unies.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
4 unies.  
1 retrécie.  
3 à l'envers.  
3 tordues.  
3 à l'envers.  
1 jetée.  
4 unies.  
1 retrécie.  
3 à l'envers.  
4 unies.

20<sup>e</sup> aiguille.

4 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
3 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
6 à l'envers.  
3 à l'endroit.  
4 à l'envers.

En prenant des aiguilles un peu plus fortes et du coton approprié, on peut se servir de ce dessin pour rideaux ou autres grands objets.

## PATRONS.

## Mantelet-châle.

(N<sup>o</sup> 1.)

Le n<sup>o</sup> 1 est la moitié d'un mantelet formant châle et montant jusqu'au cou. Ce mantelet, qui se fait en velours ou en taffetas, est très-commode pour la saison printanière, dont l'inconstance exige encore de grandes précautions. Il se garnit soit d'effilé, soit de dentelle, s'il est en taffetas. Le devant est indiqué au n<sup>o</sup> 1, et la pointe repliée jusque sous le nom d'*Elise*, dans sa position naturelle, descend sur le devant, comme la pointe d'un châle. On peut légèrement arrondir cette pointe, ou la laisser dans son entier, suivant le goût. En mousseline brodée et garni de mousseline il sera, pour l'été, très-bien porté et très-distingué.

On peut voir l'ensemble de ce mantelet, n<sup>o</sup> 2. Quelques personnes y ajoutent un rang d'effilé formant le col.



**Mantelet-écharpe.**

(N° 3.)

Ce mantelet, beaucoup plus petit que le mantelet-châle, convient aussi plus particulièrement aux jeunes personnes. La ligne droite placée devant le n° 3 est le milieu du dos. La ligne transversale, sur laquelle se trouve écrit *devant du mantelet-écharpe*, figure le revers destiné à rabattre sur le mantelet dans toute sa longueur jusqu'au bas du devant. Les lettres *A B* sont une patte; rejointes aux lettres semblables séparées par une ligne, et près du n° 13, elles forment manche pour laisser passer le bras. Ce mantelet se garnit d'effilé; le dessous a deux rangs, le premier très-haut et tout à fait au bord; le second étagé et un peu moins haut; la longue ligne du revers est interrompue près du n° 54, à 12 centimètres du dessous. Cette proportion gardée, lorsque l'effilé sera cousu autour du bas du revers, il tombera précisément sur le bord de celui qui garnit le mantelet. Il se fait d'un seul morceau, sans pince sur les épaules. L'ensemble est figuré au n° 4.

**Patron de capote coulissée.**

(N° 5.)

La passe de cette capote est donnée dans la grandeur et la hauteur qu'elle doit avoir lorsqu'elle est montée; aussi devra-t-on laisser en surplus ce qu'il faut pour les fronces et les coulisses, qui doivent être au nombre de deux, celle du devant et celle du milieu. Après avoir laitonné une paille d'une moyenne largeur, on fera d'abord la coulisse du devant, dans laquelle on enfermera, à mesure et en avançant, cette paille préparée; on fera de même pour la paille du milieu. Il est bien entendu que ces pailles doivent être recouvertes d'un ruban si l'étoffe de la capote est transparente, telle que le crêpe ou la mousseline. La forme n° 6 se fait d'une manière semblable, mais avec trois coulisses: une qui doit entourer la calotte, une au milieu et une en bas, sur le dessus de la tête, pour cacher le joint de la passe et de la calotte. On fera bien de poser à cet endroit une paille laitonnée en dessous de l'étoffe, pour donner de la solidité à la capote. La calotte s'achète toute préparée chez les mercières ou marchandes de nouveautés. On commence par poser sur le fond de cette calotte un rond d'étoffe, que l'on fixe par d'imperceptibles plis, en rabattant l'étoffe autour; et après avoir cousu la passe sur cette calotte non garnie encore, on ajuste la forme dans le sens où le dessin l'indique. Les coulisses de cette capote en sont ordinairement le seul ornement. Cependant la mode commence à y ajouter un nœud de côté, presque sur le bord de la passe.

**Col guipure Henri IV.**

(N° 7.)

Ce col se prépare comme une application, c'est-à-dire que le dessin se recouvre en entier d'un jaconas fin et serré, sur lequel on trace entièrement le dessin qui se fait au feston, puis on découpe et l'on met à jour tous les endroits indiqués par des points; les jours sont marqués dans l'intérieur. Ce col est d'une grande beauté de dessin, il se porte sans fichu et s'attache avec deux glands ajustés sur le devant.

**Petit panier tapisserie nouveauté.**

(N° 58.)

Ce charmant panier, dont nous avons le modèle sous nos yeux, en soie bleue, velours noir et cordonnet argent, se fait également en rose, vert Isly et cordonnet or. Il se fait en point de tapisserie sur du canevas Pénélope, n° 30. Les petits carreaux figurés sont formés par quatre



points sur quatre rangées ; entre chacune de ces petites masses, formant un carreau parfait, on laisse un intervalle de deux points sans travail. A la seconde rangée on espace de même de deux points sur la hauteur, ce qui fait entre les carreaux une ligne de canevas non travaillé en travers et en long ; car, ainsi qu'on le verra, les carreaux sont posés au-dessus les uns des autres et ne sont pas contrariés. Lorsque le point de tapisserie est terminé, on pose alors sur les lignes non travaillées, en travers et en long, un petit velours de la largeur de l'espace, que l'on retient entre chaque carreau par un point croisé (indiqué) fait avec le cordonnet or ou argent, suivant que l'on aura choisi la couleur ; le cerise, le vert sont mieux avec l'or, le bleu, le rose avec de l'argent ; le dessin donnera une idée précise de ce travail. Le magasin de M<sup>me</sup> Helbronner, qui confectionne les plus charmantes nouveautés et qui s'empresse de nous les offrir pour nos abonnées, fournit tout ce qui est nécessaire pour ce charmant panier, que la saison va rendre indispensable. Il faut pour le faire 10 mètres de velours noir, à 30 cent. ; 16 grammes de soie, de 15 à 20 cent. le gramme, suivant la couleur, et 6 grammes de cordonnet arg-nt, à 50 cent. le gramme. On double le panier pour le rendre plus solide et l'on pose un sac, ainsi qu'on peut le voir sur la gravure n<sup>o</sup> 58. L'étoffe du sac doit toujours être assortie de nuance avec le travail du panier.

#### Panier tressé or et velours.

Rien de plus facile à confectionner soi-même que ce gracieux panier, une des fantaisies les plus charmantes et les plus nouvelles. La carcasse toute préparée, et qui se trouve aussi chez M<sup>me</sup> Sophie Helbronner, se vend 6 fr. et se compose de barreaux comme ceux d'une cage ; elle est en laiton orné. Toute la façon du panier consiste en un lacet d'or passé à travers les grilles préparées, dessus et dessous, comme nous l'avons indiqué il y a quelques années pour une petite hotte porte-allumette, ou, si l'on aime mieux, à la façon d'un chausson de lisière ; la seconde rangée, en velours noir, se passe de même à côté de l'autre, en laissant dessous la barrette de dessus et contrariant toujours pour former le dessin figuré. On commence par le fond du panier, et l'on monte progressivement en arrêtant à chaque tour en dedans, puis on double et l'on coud le sac. Les anses sont ornées et toutes posées.

#### CROCHET PLEIN.

##### Petit couvre-pieds d'enfant.

(N<sup>o</sup> 60.)

Cette petite couverture se fait ordinairement de 70 centimètres carré, en laine de Saxe, 10 fils, et grosse soie. Nous l'avons vue exécutée en blanc : rien n'est aussi distingué et aussi joli que ce petit couvre-pieds. Tout le travail est en crochet plein, dont la gravure indique le dessin. La bordure et les pois se font en soie blanche, et le fond en laine de même couleur. Il peut également se faire de deux couleurs assorties et au choix. Une fois terminé, ce petit couvre-pieds se double de florence blanc très-doux, et s'encadre autour par une ruche de petit ruban n<sup>o</sup> 4, assorti à la couleur du couvre-pieds.

Il faut, pour le faire, 135 grammes de grosse soie blanche, à 15 cent.

250 — de laine de Saxe, 10 fils.

La fourniture complète revient à 10 francs.

M<sup>me</sup> Helbronner, qui nous a fait connaître ce charmant ouvrage, se charge des fournitures. Nous tenons au bureau son adresse à la disposition de nos abonnées.



Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.

1. Fichu d'enfant du premier âge. Ce fichu se pose sur les langes et vient s'attacher derrière; il se brode sur jaconas ou nansouk; la pelerine est double, la broderie se fait en œillets, pois et feston.
2. Petite robe-tablier pour enfant de 5 à 6 ans. Ce charmant dessin, à la fois riche et léger, se fait entièrement au feston.
3. Devant du petit corsage.
4. La petite berthe; le devant est le côté qui forme pointe.
5. Manche courte.
6. Garniture assortie à la robe pour le pantalon ou manches longues.
7. Garniture assortie pour orner de chaque côté le devant-tablier de la robe. Cet ornement n'est pas indispensable.
8. Dessin, nouveauté pour volants de robe, jupons, etc. Pois pleins, au plumetis, feston plein.
9. Quart de mouchoir, plumetis, point de plume, pois ou œillets. Le tour de ce mouchoir doit se garnir de dentelle.
10. Mouchoir au plumetis, feston plein; le bord du feston peut se garnir d'une petite valenciennes, mais ce dessin peut également s'en passer.
11. Un col mousquetaire plumetis.
12. Col mousquetaire au plumetis; les baguettes indiquées peuvent se faire de différentes façons, toutes deux au plumetis, ou feston; ce qui serait mieux encore, la baguette de dessus en plumetis, et celle qui est ombrée en point turc très-fin. On sait que ce genre de point se fait en biais et qu'il ne faut pas le confondre avec la bride turque qui se fait autour des broderies de mouchoir et pour laquelle le plus souvent on tire des fils.
13. Col riche, plumetis et point de dentelle, indiqué dans le cœur des rosettes.
14. Dessin pour manches, garnitures, etc.
15. Le dessin assorti au col n° 13 pour manches ou autres.
16. *Idem*, assorti au col n° 12.
17. Entre-deux assorti au n° 14.
18. *Idem*, entre-deux assorti au n° 12.
19. Ecusson avec les initiales O. B. Plumetis et pois.
20. Lettres enlacées P. B.
21. *Néhala*. Plumetis fleuri.
22. *Théonie*. Plumetis.
23. *J. B.* Plumetis à griffes.
24. *Chartotte*. Feston.
25. *M. D.* enlacés; plumetis et pois.
26. *A. G.*, plumetis.
27. *Mélanie*. Plumetis simple ou feston.
28. *Larisse*. Plumetis simple ou feston.
29. *S. H.* Plumetis simple entouré de cordonnnet.
30. *C. P.* Lettres gothiques, plumetis simple.

Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et patrons.

1. Mantelet-châle. (Voir aux Ouvrages.)
2. Ensemble du mantelet.
3. Mantelet-écharpe. (Voir aux Ouvrages.)
4. Ensemble du mantelet.
5. Capote coulissée. (Voir aux Ouvrages.)
6. La forme de la capote.
7. Col guipure Henri IV. (Voir aux Ouvrages.)
8. Petit col Henri IV, broderie au feston sur nansouk ou jaconas. Ce col est pour enfant de 5 à 7 ans, il se porte sans fichu et s'attache avec des glands.
9. Ecusson avec les lettres E. D. Plumetis.
10. *Idem* avec J. G. Plumetis.
11. Ecusson plumetis. T. D.
12. Ecusson plumetis. C. Y.
13. A. N. Couronne de comte, lettres gothiques. Plumetis.
14. H. R. Plumetis.
15. *Thérèse*. Plumetis orné.
16. *Lovely*. Plumetis.
17. *Louise*. Feston simple.
18. *Camille*. Feston point de rose.
19. *Noémi*. Feston point de rose.
20. *Jenni*. Feston simple ou plumetis.
21. *Jeanne*. Plumetis ou feston simple.
22. *Geneviève*.
23. *Léontine*. Plumetis.
24. *Augustine*. Plumetis.
25. *Charlotte*. Plumetis simple.
26. A. S. Plumetis ou feston.
27. C. D. F.



29. L. S. Enlacées.
30. G. L. Feston plein.
31. C. F. Broderie anglaise.
32. Malvina. Feston riche.
33. Elise. Plumetis.
34. Zéphirine. Plumetis orné.
35. A. V. Plumetis.
36. F. M. Plumetis.
37. C. C. Plumetis.
38. Claire. Feston point de rose.

39 à 57. Continuation et fin de l'alphabet commencé sur la planche du mois de mars.

58. Petit panier en tapisserie.
- 58 bis. Ensemble du petit panier.
59. Panier lacet d'or et velours.
60. Couvre-pieds au crochet plein.
61. Toilette de petit garçon.
62. Manipule, ornement d'église assorti à l'étoile donnée en novembre.

### Explication de la gravure de modes.

**TOILETTE DE VILLE.** Chapeau de paille lisse, ruban de velours convert d'une broderie au passe, représentant une guirlande de roses et de feuillage, et festonné paille. Rose d'un côté du chapeau garni en dessous par une guirlande de roses et du velours noir.

Guimpe en jaconas, brodée au plumetis. Boutons d'améthyste. Manches assorties à la guimpe. Robe de nankin. Basquines à revers, ornées d'un velours noir. Manches également à revers, avec garniture de velours.

**TOILETTE DE VILLE (habillée).** Capote de satin et de blonde. Bouquet de plume. Robe de tulle, ornée de bandes et de nœuds de velours.

### MUSIQUE.

6<sup>e</sup> Album.

*Le Songe de bonheur*, suite de valse, par E. ETTLING.

*Le bouquet*, chansonnette, par F. TALBOT.

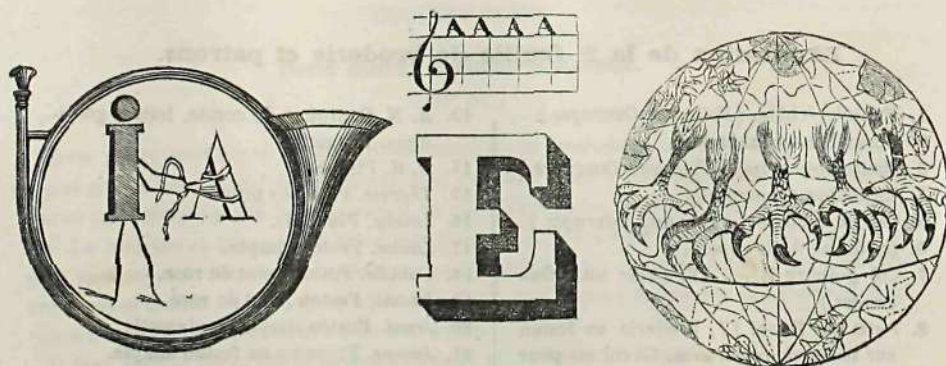
*Le Livre du cœur*, méditation, par E. DELISLE.

*Polka des Demoiselles*, par A.-L. DUQUESNE.

### Explication du Rébus du mois de Mars.

Le monde est au plus fin, le ciel au plus digne.

### RÉBUS.



Joséphine DENEEZ, directrice.

TYPOGRAPHIE HENRIYER, RUE DE BOURBON, 7. BATIGNOLLES.  
(Boulevard extérieur de Paris.)